

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 17

Artikel: Les deux bécasses : recette marseillaise
Autor: Guilleminot, Edmond
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204190>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAÎSSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.

Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÈNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 450;
six mois, Fr. 250. — Etranger, un an, Fr. 720.ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

La Société vaudoise des Carabiniers.

Il y eut, à la ferme de Prilly, du 10 au 15 mai 1819, un « tirage à la carabine, autorisé par le Conseil d'Etat ». Ce fut une sorte de tir cantonal, auquel nombre de confédérés participèrent. Même réunion de tireurs de tout le canton et des cantons voisins, au même endroit, en 1823. C'est à la suite de ces tirs que se fonda, deux ans plus tard, la Société vaudoise des Carabiniers, sous les auspices de laquelle s'organisèrent dès lors tous nos tirs cantonaux. Cependant, cette association ne fit guère parler d'elle qu'à partir de 1836, année du premier tir fédéral de Lausanne. Elle avait alors à sa tête l'avocat Rouge, dont deux fils — MM. I. Rouge, libraire, et Rouge, architecte, à Lausanne — vivent encore.

Les présidents qui succédèrent à M. Rouge furent : Druey, jusqu'à la fin de 1848 ; le colonel Veillon, de 1849 à 1869, avec un intérim d'une année rempli par Delarageaz ; Louis Ruchonnet, de 1869 à 1887, sauf pendant l'année 1883, où le colonel Fonjalaz remplaça Ruchonnet ; le colonel Lecomte, de 1887 à 1890. Dès ce moment-là, c'est le colonel Adrien Thelin, présent actuel, qui dirige la Société vaudoise des Carabiniers, armée de plus de 10,000 tireurs, répartis en 193 sections.

Sous Druey, et même avant lui, les Carabiniers vaudois, ou tout au moins les membres de leur comité, bouillants patriotes et partisans des idées nouvelles, s'occupaient passablement de politique. Ils apparteniaient pour une bonne part à la « Section vaudoise de la Société de sûreté fédérale », qui présidait, en 1836, le capitaine Louis Blanchemay, et qui s'incorpora, la même année, à l'« Association nationale suisse », dont le président était le conseiller d'Etat Druey. Fondée à Langenthal, la Société de sûreté fédérale (Schützverein) avait pour but « de protéger les constitutions populaires des cantons, d'empêcher la naissance d'un pouvoir aristocratique ou oligarchique, et de maintenir la liberté légale. » Quant à l'Association nationale suisse, l'article premier de ses statuts portait qu'elle est « l'alliance des confédérés qui professent que les Suisses de tous les cantons, quelles que soient leur religion, leur langue et leurs institutions particulières, forment une nation, la nation Suisse. »

Les sentiments patriotiques des tireurs vaudois et de leurs confédérés se donnèrent libre carrière au Tir fédéral de 1836, par la bouche de l'avocat Rouge, de Druey, du colonel tessinois Luvin et d'autres encore, si bien que les Genevois se plaignirent qu'on fit trop de politique dans la cantine de Beaulieu, ce qui ne les empêcha pas de gratifier la Société vaudoise des Carabiniers d'une coupe en argent. Le président Rouge les remercia « non seulement pour la belle coupe, mais pour avoir contribué à la prospérité de la Société vaudoise en fréquentant en grand nombre toutes ses réunions. »

Le passage suivant, extrait des procès-verbaux des Carabiniers vaudois, montre avec

quelle attention leur Société suivait les affaires politiques en Suisse :

Le comité gérant, dans sa séance du 12 janvier 1840 dernier, ayant proposé au Conseil de la Société vaudoise des carabiniers d'envoyer une adresse au canton du Tessin pour lui témoigner nos sympathies en faveur de sa glorieuse révolution, et Monsieur le président ayant bien voulu se charger de préparer cette adresse, il (le président) en fait la lecture au Conseil, qui, après une longue discussion, décide que c'était fort bien le cas de dire quelque chose à nos amis les compatriotes tessinois, mais que le moment n'était pas opportun, en conséquence l'adresse n'est pas adoptée et aucune suite n'est donnée à la proposition du comité gérant.

Depuis ce moment, les questions politiques cèdent le pas, dans les réunions du comité, ainsi que dans les assemblées générales de carabiniers, à tout ce qui touche à l'art du tir et spécialement à l'organisation des tirs cantonaux. Le registre de la Société témoigne éloquemment, à toutes ses pages, de tout ce que les tireurs vaudois doivent à cette association, de sa sollicitude constante pour le développement du sport national par excellence, du patriotisme qui animait et qui anime toujours ses sociétaires. On y peut voir aussi quelle importance elle attribuait aux tirs fédéraux et comment s'organisait le voyage de la députation des carabiniers vaudois. Laissons parler ici les procès-verbaux.

28 juin 1840. — Le comité gérant s'occupe de l'organisation de la députation à envoyer au prochain tir fédéral de Soleure, et à cette occasion Monsieur le président fait part d'une lettre de Monsieur Miéville, président du Grand Conseil, qui veut bien accepter la présidence de la députation.

Le comité décide que la Société fournira à ses frais quatre grandes voitures à six places attelées de deux chevaux chaque. La députation partira de Lausanne mardi 14 juillet, à 3 heures du matin, pour aller coucher à Morat. Elle arrivera à Soleure le mercredi avant midi, pour en repartir le samedi 18 par la route de Neuchâtel, pour arriver le dimanche à Lausanne. Les membres de la députation seront invités à se rendre à Lausanne le lundi 13 juillet de bonne heure pour pouvoir charger les voitures, qui se prendront chez M. A. Emery, voiturier, place du Théâtre. M. le colonel Bégos est chargé de traiter avec M. Emery pour le prix des dites voitures.

43 février 1852. — Le Conseil décide que, malgré l'éloignement et les frais que cela occasionnera à la Société, il est de toute convenance qu'une députation représente la Société au Tir de Coire de cette année. Il la formera de 4 à 6 membres, et lui accordera 300 francs pour ses frais. Pour cette fois, et vu le mauvais état des finances de la Société, une demande de subside sera faite à l'Etat.

2 juin 1844. — L'assemblée, s'occupant de la députation à envoyer au Tir fédéral de Bâle, décide qu'une somme de 300 francs sera affectée au transport de cette députation et à son retour, qu'il y aura trois voitures à six places chaque et qu'elle devra arriver à Bâle pour présenter son drapeau le dimanche 30 juin, jour de l'ouverture du tir. La députation partira de Lausanne le 26 courant, de chez M. Emery, voiturier, à 4 heures du matin. Le Conseil nomme pour la présider M. le conseiller d'Etat Druey.

Le Comité central de Bâle ayant demandé à la So-

cieté vaudoise des carabiniers de lui envoyer un marqueur, le conseil désigne le sieur Turrian, de Morges, qui devra se rencontrer à Bâle, sur la place de tir, le 28 courant à 2 heures après-midi.

(A suivre.)

N pour U.

Nous recevons la lettre que voici, à propos d'un petit article publié samedi dernier :

Neuchâtel, ce 21 avril 1907.

Comme vous le dites, cher *Conteur*, l'orthographe du nom de *Jenneret* est aujourd'hui *Jeanneret*. Mais ce n'est pas une raison pour changer en *Gélien* le nom du pasteur de *Gélieu*.

Le nom de cette vieille et noble famille neu-châteloise est bien connu parmi nous. Et — coïncidence qui vous intéressera peut-être — l'un de ses membres, le général Bernard de Gélieu, ancien gouverneur de Coblenz, général d'infanterie à la suite du bataillon des tirailleurs de la garde, à Berlin, est mort le 20 avril à Potsdam, à l'âge de 79 ans. Il revenait chaque année passer quelque temps à Neuchâtel, où cet homme excellent comptait encore de vieux amis.

Recevez, mon cher *Conteur*, les salutations cordiales d'un lecteur fidèle.

PHILIPPE GODET.

Les deux bécasses.

RECETTE MARSEILLAISE.

CANIGOU, trou de l'air, aimes-tu la bécasse ?
— Si je l'aime, tu dis : ah ! je te crois, bagasse !
Plus que personne, et toi, montre un peu voir [comment

Tu sais accommoder ce gibier succulent.

— Tu te moques, mon bon ; crois-tu que ma science sera prise en défaut ! Mais attends, patience ! Tiens je vais te donner sur ce grave sujet Ma manière, et puis, va, tu me diras l'effet.

Dans du papier beurré, dûment enveloppé, Je suspends à son bec, une corde attachée. Ma bécasse, assez haut pour qu'un matou voleur N'aille pas en sournois causer quelque malheur. Je fais d'abord glisser au fond de ma bécasse Avec délicatesse une caille bien grasse ; Dans la caille, à son tour, un petit ortolan, Que j'ai soin de choisir n'ayant pas plus d'un an. Enfin, dans l'ortolan, une olive farcie...

Tu vois que ma recette est assez réussie.

Mais maintenant, mon bon, il n'est que les gourmets Qui sachent déguster en artistes ce mets. Pour s'y prendre, la chose est pourtant fort aisée : Je défais le papier et je le jette aux chiens.

La bécasse le suit ; par le même chemin La caille et l'ortolan, dont je ne me soucie ; Et... je gobe, mon bon, mon olive farcie. Pas plus malin que ça !... Mais ne te presse pas, A ton tour, prends ton temps : je te suis pas à pas. — Et bien, moi, Canigou, je prends une bécasse... — Tout comme moi, parbleu ! — Mais laisse donc, [bagasse],

Dans un papier graissé, je roule l'animal...

— Encore comme moi, que je dis ; va pas mal !

— Attends donc : par le bec j'insume une caille, Et dans la caille aussi, sans que n'est rien qui vaille, Un petit ortolan... — Eh ! toujours comme moi,

— Mais laisse-moi finir, oui, toujours comme toi. Enfin, dans l'ortolan, la panse rebondie, Je coule doucement une olive farcie, Puis, avec le marteau, plante un clou dans le mur Et j'y suspendis le tout avec un lien sûr.

— Té, toujours comme moi ! — Soit, mais la diffé-

[rence

Va te sauter aux yeux dans un instant, je pense. Je laisse reposer ma bécasse deux mois, La caille, l'ortolan et l'olive à la fois ; Puis, le temps écoulé, je jette la bécasse, La caille, l'ortolan, toute la paperasse, L'olive, la fiole, au hasard, n'importe où Et... je t'y tiens, mon bon,... moi,... je mange le clou !

Edmond GUILLEMINOT.

(D'après un texte du *Signal sténographique*.)

En marge des registres.

Registre des mariages de Château-d'Ex. — Cette année 1701 a été commencée par le 12 de janvier, et ainsi l'on a omis 11 jours dans le dit mois, et cela afin d'entrer dans le style réformé en avançant de ces jours, à cause des 11 minutes et 42 secondes qui se trouvent dans chaque année et qui ne sont pas comprises dans les bissextes et dans les 365 jours que fait le soleil en parcourant le cercle du Zodiaque.

*

Registre des baptêmes de Provence. — L'année 1811 a été si belle et si favorable à la végétation, qu'un arbre nain du jardin de la cure a fleuri au mois de septembre, que le fruit, qui était une poire, a noué et est parvenu à la grosseur d'une grosse noix. — Certifié par le pasteur, le 7 novembre 1811. — Em. Mennet.

(Communiqué par M. Alfred Millioud.)

Du dix pour cent. — On parle d'un avare qui vient d'avaler une pièce de vingt francs jet à qui le docteur a fait administrer un énergique vomitif.

— Oh ! comme je le connais, observe quelqu'un, on pourra faire ce qu'on voudra, mais, sur les vingt francs, on ne parviendra pas à lui faire rendre plus de quarante sous, et encore...

Tous aux urnes !

C'ETAIT donc en temps d'élection.

Un candidat passe chez un cafetier, lui annonce qu'un de ses amis viendra dans la journée avec une cinquantaine d'électeurs : Voici quelques francs, ajoute-t-il, laissez payer personne.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)

III

MALHEUR à l'objet d'une passion si terrible : malheur à toi, fille charmante...

Dans l'enchantement d'un de ces entretiens, le sire d'Estavayer, assis un jour près de Catherine, est prêt à laisser échapper le secret de son cœur ; ou plutôt il croit n'avoir plus rien à lui dire lorsqu'il découvre sur le chemin, un chevalier de grande apparence, suivi d'un écuyer et d'un chien. Enveloppés d'un nuage de poussière, ils semblent voler ; bientôt ils sont à la portée de la vue. Catherine s'avance sur le balcon pour voir de plus près ; mais qu'on imagine l'émotion de la jeune beauté, lorsque ce Chevalier qui la reconnoît, ou qui la devine, se baisse jusqu'à l'argon de la selle pour la saluer ; et qu'elle distingue sur son écu les armoiries de Grandson. Ses forces paraissent tout-à-coup l'abandon-

* Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

— Bien, fit le cafetier, vous pouvez y compter. Une bande arrive en effet, ayant à sa tête non pas l'ami du généreux candidat, mais un ami de son adversaire.

Ce brave homme commande force consommations, fait l'éloge de son candidat. On trinque, on acclame le candidat. Mais quand il s'agit de régler la dépense :

— C'est payé, fit le cafetier. M. X. est passé ce matin ; il a tout réglé.

— Mais ce n'est pas pour nous, puisque nous votons contre lui.

Le cafetier ne voulut rien entendre :

— Je suis payé, ça me suffit. Moi, la politique, ça m'est égal.

*

Ceci nous rappelle un autre trait de mœurs électorales.

C'était l'habitude — ce l'est encore, croyons-nous — qu'avant un scrutin, les différents partis organisent une tournée de propagande dans toute la circonscription électorale.

Quelques délégués d'un des partis s'en vont donc en apostolat, un beau dimanche. D'avance les électeurs ont été invités à se réunir, à telle heure, à l'auberge la plus centrale et la plus vaste de la région.

La salle haute est bientôt comble. Sur les tables, de nombreux litres de vin sont alignés. On a semé, par ci par là, entre les flacons, des paquets de cigarettes et de tabac.

L'aubergiste a ordre de ne laisser jamais les verres vides ; et la consigne est bien observée.

La séance commence et se poursuit sans incident. Les apôtres de la bonne cause pérorent copieusement. Après chaque discours, quelques jeunes gens, venus avec les délégués pour faire la claqué, donnent le signal des applaudissements, des bravos, des « très bien ! très bien ! »

Le gros de l'auditoire, les électeurs, espoir de la patrie et des candidats, restent plutôt froids. Ils applaudissent sans enthousiasme, par bien-séance ; en revanche, ils boivent, fument à bouche que veux-tu. Sur les visages, impassibles, rien ne trahit le fond de la pensée. Sont-ils pour le bon parti, sont-ils pour l'autre ? Mystère.

Comme on ne peut tout le temps faire des discours, parce qu'ils ne disent jamais rien de bien nouveau et qu'ils sont vite ennuyeux, on passe à la partie familière. On entend deux ou trois déclamations et chansonnettes, en français et en patois. Quelqu'un entonne le :

Vaudois, un nouveau jour se lève,

donner, elle pâlit, rougit ; son cœur bat avec violence. « O ciel ! s'écrie-t-elle enfin, dans l'excès de son trouble, c'est lui... c'est lui-même ».

Mille furies n'attendent que ce signal pour s'emparer du cœur de Gérard. De quelle félicité le malheureux vient de tomber dans l'abîme du désespoir ! il va cacher l'humiliation qui l'atterre, et la rage qui le dévore ; il disparaît sans être apparu.

Cependant le Baron, averti de l'arrivée de son gendre, va le recevoir à la porte du château, et le conduit auprès de sa fille. Qu'elle paroit embellie à ce Chevalier après deux ans ; combien d'attrait se sont développés pendant son absence ! Tout en elle est fait pour séduire ou pour captiver.

Grandson, s'inclinant devant sa charmante future, lui présente la précieuse chaîne qu'il reçut de la main de Marguerite, lorsqu'il remporta l'honneur du tournois de Dijon. « Ma tant belle amie, ce lui dit-il, ai reçu ce joyau de royale main, et moult me tardoit d'offrir à ma dame, tel gage de la gloire qu'ai pu acquerrir. Se point n'avez mis en oubli, c'il que pour vous seule, veult vivre et mourir, le porterez de votre grace, pour le respect de notre amitié ; et certes, à grand-faveur tiendrai ce guerdon. »

Guidé par son mauvais génie, Gérard repart à l'instant où Catherine brilla de joie, et parée du précieux collier, se print à dire à son rival, « Sans prix est le don que m'avez offert, Sire chevalier, et le garderai chérement pour l'amour de

dont les derniers couplets se perdent dans la fumée qui emplit la salle, dans le bruit des verres que l'on choque, dans le brouhaha des conversations qui s'animent :

— Alors, François, ta vache a-t-elle fait le veau ?

— Eh bien, oui, y a deux jours.

— Ça a bien été ?

— Oui. Et chez toi, à propos, comment ça va ?

— Oh ! bien, ça va mieux ; ma bourgeoise s'est levée ce matin pour la première fois.

— Alors, ça fait que te voilà avec deux bouées ?

— Mon té oui ! On ne sait pas comment ça vient ; ça pousse plus vite que les pommes de terre.

Mais le temps passe ; la nuit vient lentement. C'est l'heure de « gouverner ». Peu à peu les rangs s'éclaircissent.

Les organisateurs de la réunion se lèvent à leur tour, règlent la note et descendent à la « chambre à boire ».

— Allons, dit l'un de ceux-ci à un ou deux électeurs attardés ; venez avec nous. Vite un dernier verre avant de se quitter.

On cause familièrement.

— Eh bien, à la vôtre, messieurs, fait le président de la séance, trinquant à la ronde. Puis, s'adressant à son voisin : « En somme on a passé une jolie après-midi ? »

— Mon té, oui. Y a pas, mais ce « blanc » est fameux.

— Ainsi, vous avez eu du plaisir ?

— C'est sûr ; n'est-ce pas, le temps a passé... Dimanche dernier, on avait déjà eu aussi bien du plaisir ; ces messieurs... donc... de l'autre parti, sont venus.

— Ah !... oui ?...

— Oui... enfin... comme de juste. Y zavaient commandé des saucisses aux choux ; même qu'on en a mangé encore le lundi, tant y en avait.

Ici, le président se penche à l'oreille de son interlocuteur et, d'un ton confidentiel :

— Entre nous, vous pensez cependant qu'on votera bien, ici, dimanche prochain ?

— Mais, le bon sens. On remplit son devoir de citoyen... et puis, ça fait une sortie... Dites donc, vous m'estiusez, mossieu, mais vous n'auriez pas encore un de ces bons « bouts » comme y avait sur la table, là-haut ? On n'en fume pas des mêmes tous les jours.

vous : ores, veuillez (si bon semble à mon ch'tre pere), onc ne vous déparler de l'anneau que voici, encor que ne soit si riche joyau que le collier de Madame de Bourgogne ; et tout ainsi le garder pour l'amour de moi ». C'étoit un de ces anneaux où se voient deux mains entrelacées : Othon qui sentit tout le prix de cet emblème, baissa l'anneau, le plaça au second doigt de sa main gauche ; et s'inclinant devant Catherine, jura de ne s'en départir qu'à la mort.

L'habitude que Gérard avoit de dissimuler, peut-être aussi la préoccupation des acteurs de cette scène, le sauveront d'être deviné : mais on conçoit quelle répugnance il eut à vaincre, pour embrasser son rival avec l'apparence de la joie, et lui demander quelle affaire le rappeloit dans sa patrie, après une absence de deux ans. Othon, d'autant plus embarrassé d'une question à laquelle il ne lui étoit pas permis de répondre, qu'il étoit évident que Gérard avoit pénétré son secret, ne put que parler vaguement de la santé très altérée de sa mère, qui lui causoit en effet de véritables inquiétudes. Mais le Baron, croyant devoir à un hôte de cette importance, voisin et parent de son gendre, la communication du mariage de sa fille, fit part à Gérard de ses engagements avec Grandson.

Peu après cette confidence, le sire d'Estavayer qui ne manquoit pas de prétextes pour fuir le spectacle désespérant du bonheur de son rival, partit la rage dans le cœur, en méditant les plus sinistres projets.